

## Éther et musc

Lili Maxime

---

Number 56, Spring 1993

L'offrande des vivants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15025ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Maxime, L. (1993). Éther et musc. *Moebius*, (56), 89–93.

## ÉTHER ET MUSC

Lili Maxime

Depuis hier, rien n'a changé. Un bas de coton gris sur le tapis, deux tasses tachées de café. Une bouteille de vodka sur la commode. L'autre bas sous le lit. Son jean cache des souliers en cuir vert bouteille. Mon chandail est sur le dossier de la chaise. Ma veste a glissé par terre. Elle frappe encore : deux coups, trois.

Elle hurle :

— Ça fait plus de quatre heures que vous êtes là! Allez! payez-moi tu-suite pour deux autres heures et foutez le camp.

— C'est combien?

J'ai entrebâillé la porte. Le crochet est toujours dessus. Nue, je gèle. Je sais que le plancher est sale. J'ai encore plus froid aux pieds.

— Vingt piastres.

— O.K., ça va.

Je vais chercher l'argent dans mon sac. Je ne veux pas le réveiller. Je donne les vingt dollars. La femme repart. Je me recouche et je tire doucement sur le drap tout emmêlé entre ses cuisses.

Un confrère de bureau. Un cinq à sept du temps des Fêtes. Banal. Il s'ennuyait un peu. Moi aussi! Il me savait discrète. Je le savais renfermé. Nous étions tous les deux de cette génération des valeurs consommables sur place. Et vite. Pour les changer aussitôt par d'autres périssables. J'étais revenue de tout. Même de l'ennui. Sans amertume. Dans un flottement durable. Jour après jour. Je n'attendais

rien de personne. Lui non plus. Ça se voyait dans ses yeux. Et surtout ses mains. Il avait une façon détachée de tenir les objets. Comme si le contact du verre, du tissu, du bois ne le concernait pas.

Nous tenons une conversation sans risque sur les événements culturels en cours. Mon implication est nulle. La sienne aussi. Aussi bien relire les courts articles de *Voir* ou de *Première*. Je n'ai pas envie de donner mon opinion. Lui non plus. Sans m'excuser, je vais me verser un autre verre de vodka, sans glace ni jus. Je me dirige vers un autre groupe de collègues. Je le sens. Il me regarde bouger. Marcher. Il se dirige droit sur moi.

Je connais ses yeux. Brun foncé. Ils tournent au noir quand il est froissé ou en colère. Je m'en suis rendu compte à la dernière réunion de service. Il s'avance toujours vers moi. Impassible. Je suis incapable de lire ce visage. Impossible d'interpréter ces traits sans expression. Ils sont noirs. Discrètement, il me prend le bras et me retire du groupe. Surprise, j'ai laissé une phrase en suspens.

— Ça pue l'éther.

— Quoi?

— Ton verre de vodka. Elle est pure. Je n'aime pas ça.

— Et toi tu pues le musc.

Sur ce, il s'en va vers le fond de la salle en marchant lentement. Il bouscule Marie Thompson au passage. Il marmonne quelque chose. Il était donc troublé. Je me sens envahie par une émotion forte. Je me sens bien. Des images se bousculent. Un corps lourd sur moi. Des mains me tâtent. J'ai un peu mal aux seins. Il me lèche trop fort les mamelons. Il suce goulûment pendant que son sexe s'enfonce dans moi. J'ai envie de tout. Je me mets à hurler de joie, de vie. Je m'écarte. Je lui prends les fesses à pleines mains. Elles sont dures et rondes. Je glisse mes mains sur ses reins. Le mouvement est constant. Il va et vient de plus en plus fort. Pour la troisième fois. Je suis toute pleine de sperme. Déjà. Mais j'ai encore envie de lui, de moi, de nous. J'entends son souffle plus rapide. Il gémit encore. Il répète mon nom. Je suis sa femme, son bébé, sa fille, tout. Il aime tout de moi. Je suis magnifique. Je suis belle. Belle. Il me le dit encore et encore. L'air plus frais. Je gèle. Je cherche mon jean. Lui

aussi. Tendre, il m'habille de son grand chandail. Je replie les jambes, le menton sur les genoux. Il voit mon sexe. Il m'embrasse partout et son sexe se gonfle encore. Je le caresse. Il m'écarte les jambes doucement et glisse son pénis sur ma vulve. J'ai envie de lui, il le sait. Mes seins sont durs. Mon ventre est plat et dur. Il se masturbe sur mes cuisses. J'ouvre les jambes encore plus. J'ai presque mal de désir. Je souffre de désir. Je sens comme un vide en moi. Un manque. Il me le faut. Il me faut son sexe. J'ai mal de lui. Je commence à gémir. Doucement. Puis plus fort. Je sens la colère prendre la place de l'amour. Je ne suis plus qu'un corps qui désire. Désire tout : ce vent frais, ce vieux sac de couchage, cette montagne en face. Ces feuilles d'automne. Je suis cette montagne qui lèche les nuages. Je suis ces feuilles qui couvrent les champignons et boivent leur eau. Je suis ce vent qui caresse ses jambes. Ses jambes. Il ne bouge plus. Depuis longtemps, je crois. Depuis longtemps qu'il me regarde.

Qu'il regarde mon désir. Qu'il regarde mon corps faire corps avec tout ce qui vit. Il a vu. Ses yeux bruns ont vu mon désir libre. LIBRE DE LUI. Il a vu mon corps en désir libre, comme on dit «en chute libre». Je gémis encore un peu. Je n'ai pas encore honte. Mais s'infiltrer lentement l'idée de sa colère. De son dégoût. Ma tête crie «non». Mon corps ne suit pas encore. Je referme doucement les jambes. Je mets une main sur mon sexe. Pour la première fois depuis deux heures, je me sens vraiment nue. Et j'ai froid. J'étire son chandail jusqu'à mes chevilles. Maintenant assise, je regarde la voiture s'éloigner. Avec lui dedans. Seuls son sperme, son chandail et son odeur de musc témoignent qu'il était bien là. À côté de moi. Pendant deux heures. Je regarde la montagne : les nuages pissent dessus. Je regarde les feuilles : les champignons pourris sont passés au travers. Je regarde le vent : il pince mes cuisses et mon cou. Je remets mon jean. Je roule le vieux sac de couchage. Le sperme me coule entre les jambes. Je n'ai pas de papier et mes petites culottes sont sûrement dans le sac de couchage. Je laisse couler le sperme et mes larmes. J'entends toujours mon gémissement. Mais il n'est plus le même. J'ai encore des halètements. Maintenant ce sont des hoquets. Je me retrouve

debout et je crie. Je crie et je hurle. Le poing levé. J'en ai après cette montagne. Ces nuages. Ces feuilles mortes. J'en ai contre mon corps de dix-huit ans. J'en ai contre Dieu. La vie. Tout. Je sais que je l'ai perdu. Mon premier chum. Mon premier amour. C'était la première fois pour lui et pour moi. Je l'avais tant rêvée, cette première fois. Avec lui.

Seule dans ce champ, j'ai peur. Je suis à deux kilomètres du village. J'ai son chandail. Je l'enlève et je remets le mien. Dans trente minutes, je serai dans ma chambre. À pied. Je dois retourner à pied avec se sperme collé aux cuisses. Je me défais, goutte à goutte. Mes cheveux sentent le musc. Ma peau sent le musc. Mes seins sont encore gonflés. Sa bouche! Ma langue est endolorie. J'ai mal à mon sang. Demain, seulement demain ma tête sera capable de dire ce que ses yeux noirs ont vu de moi. Demain, seulement demain.

Lui, je ne lui ai rien raconté. Il savait déjà. À la manière dont il a souri quand j'ai gémi pour la première fois. Il a su tout de suite. Parce que je l'ai emmené dans une maison de chambres, rue Saint-Denis. Parce que je ne voulais pas fermer la lumière. Parce que je n'ai pas vérifié si les draps étaient propres. Parce que je ne lui ai rien demandé. Parce que je ne l'ai pas embrassé. Parce que je ne me suis excusée de rien. Ni de mes seins un peu lourds. Ni de mon ventre un peu rond. Il ne m'a rien demandé. Il savait que je ne lui demanderais rien. Il a consenti. À goûter ma liberté. Il n'a pas eu peur.

Quand il s'est réveillé, il a paru surpris de me voir encore là. Tout habillée. Assise sur le lit. Je regardais la porte d'en face. J'attendais qu'il se réveille.

— J'ai payé les vingt dollars pour les deux heures supplémentaires.

— Merci!

— Il me reste vingt minutes.

— Tu es réveillée depuis longtemps?

— Une heure et demie.

— Pourquoi n'es-tu pas partie?

— Je ne laisse jamais l'autre seul après le désir.

— Hum! C'est bien.

— Oui, c'était bon.

- J'aime l'odeur d'éther de ta vodka.
- J'aime ton odeur de musc.
- Tu viens à la réunion de service demain?
- Non.